

Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

07/02/2007

L'analyse des agencements et le groupe de lutte comme expérimentateur collectif

(à propos de *Politique et clinique. La philosophie pratique de Gilles Deleuze*
Thèse de doctorat soutenue à Lille 3 le 8 décembre 2006)

Guillaume Sibertin-Blanc

Pierre Macherey m'a invité à revenir sur la thèse que j'ai soutenue, il y a deux mois, sur Deleuze et, pour une grande part, sur son travail commun avec Guattari. Je suis ravi de pouvoir le faire dans le cadre qui en a accueilli et auprès des gens qui en ont accompagnée la rédaction. Je centrerai mon propos sur certains aspects qui, de ce travail, me préoccupent pour un questionnement en cours, donc un peu incertain et tâtonnant ; de sorte que je souhaiterais soumettre ici une série de problèmes plutôt que de thèses assurées, et plutôt que le résultat stable d'une recherche doctorale qui aurait trouvé son point d'équilibre, un appel, pour la discussion de tout à l'heure, à des suggestions, des critiques et des relances, si ces problèmes vous paraissent mériter quelque approfondissement.

Pour en esquisser la ligne directrice – qui correspond d'ailleurs à la mise en question suggérée par mon titre de thèse d'un rapport, c'est-à-dire à la fois un espace et une articulation, entre « politique » et « clinique » –, je propose de partir d'un motif que Deleuze introduit autour de 1972, notamment dans un cours à Vincennes en mai 1973, puis qu'il reprend de manière cursive à propos de Kafka ou de David Herbert Lawrence, avant de le développer pour lui-même dans un article ultime publié en 1993 dans *Critique et clinique* sous le titre « Pour en finir avec le jugement » : le motif du *combat*. Dans son cours du 14 mai 1973, Deleuze renvoie dos-à-dos deux positions qu'il oppose assez schématiquement : celle qu'il dit adoptée par les « marxistes traditionnels » lorsque, dans une attitude objectiviste, ils prennent pour mot d'ordre « Pour changer l'homme, changeons le monde extérieur », *Transformons le monde, les gens finiront bien par suivre !* ; et puis celle des « curés ou [des] moralistes », aux figures d'ailleurs protéiformes où se mêlent notamment des penseurs de la démocratie américaine et « bizarrement, d'une toute autre façon, certains dépôts du maoïsme », position d'un moralisme subjectiviste dont le mot d'ordre serait « Le combat à l'extérieur n'est pas nécessaire, le combat à l'intérieur est le plus profond, et le combat à l'intérieur n'est pas le même que le pseudo-combat à l'extérieur, auquel il faut renoncer. Le combat à l'intérieur est contre notre égoïsme, contre nos vices, il est contre nos tentations » (Deleuze, Cours à Vincennes, 14 mai 1973, webdeleuze.fr) – bref, *Changeons l'homme d'abord, dont le cœur est vicié !, Changeons nos désirs plutôt que l'ordre du monde, qui finira bien par suivre !* La ligne de traverse que suggère Deleuze vise à éviter ces deux positions, et à éviter leur caractère alternatif même. Elle passe alors par un double geste. Un geste d'unification des deux cibles d'abord, qui, en suspendant le partage entre intériorité et extériorité, conteste le découpage entre deux champs ou deux domaines d'investigation et d'intervention, un champ sociologique portant sur les institutions sociales, politiques et économiques, un champ psychologique portant sur le moi. Mais il faut noter aussitôt que cette unification des points d'intervention n'entraîne pas pour autant une unification des combats

qui sont maintenus comme distincts, ou du moins qui conservent chacun une certaine spécificité – mais laquelle ? Double geste, donc : unification de l'objet qui annule le partage entre une intériorité et une extériorité ; distinction entre deux versants d'un combat qui doit être simultanément critique d'un état chose objectif et critique d'une forme de subjectivité. Dans des formulations d'une densité extrême qui contracte toute la thématique spinoziste des rencontres, luttes et compositions entre modes finis existants, thématique qui a proliféré, de *Rhizome* et *Dialogues* à *Mille plateaux* et *Spinoza Philosophie pratique*, dans tous les plans de construction conceptuelle, l'article de *Critique et clinique* « Pour en finir avec le jugement » vient *in fine* préciser les termes de ce double combat en distinguant un *combat-contre*, « combat contre l'Autre » qui s'emploie « à détruire ou à repousser une force » adverse (« lutter contre les puissances diaboliques de l'avenir »), et un *combat-entre*, « combat entre Soi » qui « cherche au contraire à s'emparer d'une force pour la faire sienne », « processus par lequel une force s'enrichit, en s'emparant d'autres forces et en s'y joignant dans un nouvel ensemble, dans un devenir » qui est l'émergence d'un nouveau mode d'existence où se transforme « la composition des forces dans le combattant » lui-même (Deleuze, *Critique et clinique*, Minuit, 1993, p. 165).

« Des lettres d'amour [cf. *Lettres à Milena* de Kafka], on peut dire qu'elles sont un combat contre la fiancée, dont il s'agit de repousser les forces inquiétantes, carnivores, mais c'est aussi un combat *entre* les forces du fiancé et des forces animales qu'il s'adjoint pour mieux fuir celle dont il redoute d'être la proie, des forces vampiriques aussi dont il va se servir pour sucer le sang de la femme avant qu'elle ne vous dévore, toutes ces associations de forces constituant des devenirs. [...] Si bien que c'est en devenant [...] que le combattant peut se lancer « contre » son ennemi, avec tous ces alliés que lui donne l'autre combat » (*ibid.*, p. 165-166).

Cette reformulation signale bien, au lieu de la disjonction exclusive qu'imposait tout à l'heure l'alternative entre objectivisme et subjectivisme, l'enveloppement d'un combat par l'autre, leur spécificité *dans* leur indissociabilité. Sur cette base, on peut aborder deux questions ? En quoi ce « combat-entre » constitue-t-il une « clinique » ? Il n'est pas question de restaurer un corps ou une âme dans un régime de fonctionnement « normal » – que cette normalité soit définie objectivement par un consensus intraorganique (équilibre) ou par un consensus du rapport individu vivant/milieu (adaptation) –, mais plutôt de restaurer, dans les rapports tant intérieurs qu'extérieurs d'un vivant, individu ou groupe, une relative *indétermination normative*, capacité plastique de faire varier des normes, d'en détruire et d'en inventer, capacité que Deleuze, reconduisant la thèse de Canguilhem à son arrière-plan nietzschéen, envisage du point de vue de sa composition matérielle comme *composition de forces*. La deuxième question est beaucoup plus délicate : dans quelle mesure le « combat-contre » ou l'affrontement de forces à proprement parler, dès lors qu'il est rapporté à ce « combat-entre » ou à cette dynamique de transformation subjective expérimentée dans la création d'un nouveau mode d'existence, peut-il encore constituer une *politique* ? C'est-à-dire dans quelle mesure peut-il encore s'intégrer dans une ligne stratégique, ou dans un plan de développement d'une telle ligne, qui présuppose forcément une grille d'objectivation et d'interprétation de l'espace sociale, grille permettant d'en appréhender dans une représentation totalisée les lignes de forces et leurs évolutions possibles ? Dans l'indétermination qu'on vient d'évoquer, le plan politique ne peut trouver qu'une source de déstabilisation, la ligne stratégique, un vecteur de modulation, bifurcation, brisure... En effet, à valoriser une telle expérimentation, un tel processus de création et de métamorphose où serait mise en jeu les positions subjectives, les oppositions signifiantes et toutes les coordonnées du sens, et par suite les représentations d'intérêts individuels ou collectifs qui inévitablement y perdraient leur évidence, c'est à coup sûr toute la représentation objective

des rapports de forces qui devrait voir vaciller sa pertinence stratégique, dans un tremblé des conditions, des adversaires et des appartenances, des objectifs stables, bref, de toute la problématique de lutte telle qu'on s'attendrait à pouvoir l'inscrire dans un *programme*. Une telle antinomie de l'expérimentation et du programme a été clairement formulée par Foucault dans un entretien de 1982, et d'une façon qui convient parfaitement à une orientation constante du travail de Deleuze avec Guattari :

« L'une des réalisations des années soixante et soixante-dix, que je considère comme une réalisation bénéfique, est que certains modèles institutionnels ont été expérimentés sans programme. Sans programme ne veut pas dire aveuglement — en étant aveugle à la pensée. [...]. Depuis le XIX^e siècle, les grandes institutions politiques et les grands partis politiques ont confisqué le processus de la création politique ; je veux dire par là qu'ils ont essayé de donner à la création politique la forme d'un programme politique afin de s'emparer du pouvoir. Je pense qu'il faut préserver ce qui s'est produit dans les années soixante et au début des années soixante-dix. L'une des choses qu'il faut préserver, à mon avis, est l'existence, en dehors des partis politiques, et en dehors du programme normal ou ordinaire, d'une certaine forme d'innovation politique, de création politique et d'expérimentation politique » (Foucault, « Michel Foucault, une interview : sexe, pouvoir et la politique de l'identité » (1982), *Dits et écrits*, Gallimard, 1994, t. IV, p. 746).

Le problème de la place à réserver pour une telle expérimentation politique, « en dehors » de programmes qui résulteraient d'une monopolisation de la pratique et de l'analyse politiques par les appareils d'Etat et de parti, peut probablement être rapporté, comme le suggère d'ailleurs l'alternative que refuse Foucault ici entre planification réfléchie et spontanéisme sans analyse, à une difficulté historique et théorique interne à l'histoire des mouvements communistes. Ce qui est mis en cause, avec l'idée d'une telle expérimentation qu'exprime cette formule frappante de Foucault : « Le programme est vide » (cf. les analyses minutieuses que lui consacre Stéphane Legrand dans sa thèse *Le normal et l'anormal*, à paraître aux PUF, avril 2007), c'est la possibilité même d'une ligne stratégique qui puisse se donner une stabilité objective, et donc aussi du temps sous un rapport d'anticipation. Il en découle immédiatement la difficulté de pouvoir encore discriminer ce qui relève d'une telle cohérence stratégique ou bien d'une pure variation opportuniste. Pour formuler la même chose mais sous forme d'une question générale : il s'agirait de savoir si l'effritement de ce doublet légué par le marxisme-léninisme : ligne stratégique / déviance, permet de redéfinir la forme même de la stratégie et les critères d'appréciation des dangers susceptibles de la compromettre. Au terme d'un article consacré aux débats autour du « droit de tendances » qui agitent les organisations révolutionnaires depuis le X^e Congrès du Parti bolchevique en 1921 et le règlement (provisoire) du sort de l'Opposition ouvrière jusqu'à l'échec de la stratégie du PCF dans l'« Union de Gauche » dans les années 1970, Balibar ressaisit, par-delà les formulations juridiques dans lesquels il s'est souvent empêtré, « le problème positif sous-jacent » :

« De Marx à Lénine, R. Luxembourg, Gramsci, et aux actuels « communistes critiques » se perpétue une même exigence qui surgit des luttes de classes elles-mêmes : trouver une forme de pratique politique originale, non pas *moins* mais *plus* effectivement « démocratique » que celle qu'incarne le « pluralisme » des institutions représentatives de l'Etat bourgeois lui-même ; faire du parti révolutionnaire à la fois le moyen de prendre le pouvoir et celui de l'exercer d'une façon nouvelle ; donc surmonter progressivement en son sein la « division du travail manuel et intellectuel », l'opposition des « gouvernants » et des « gouvernés » ; fonder sur cette autre pratique de la politique la possibilité d'unifier les différentes formes de lutte contre l'exploitation et les oppressions sociales ; définir une « ligne de masse » susceptible à la fois de s'adapter aux retournements de la conjoncture et de corriger les déviations « opportunistes »... Quadrature du cercle ? Non sauf à considérer comme immuable les formes de « gouvernabilité » et de « sociabilité » qui sont liées à la domination de classe » (E. Balibar, « Tendances (droit de) », *Dictionnaire critique du marxisme*, PUF, 2^e éd. 1985, p. 1139).

Selon lui, la crise de la forme-parti dans le mouvement ouvrier depuis plusieurs décennies rend la remise en question de ces formes non seulement possible mais urgentes, notamment en dénouant la conception mécaniste des rapports entre « ligne stratégique » et « orthodoxie théorique », ce qui impliquerait de rompre, du côté de la ligne stratégique, son identification à « l'application d'une vision préétablie du cours de l'histoire », sous la forme d'une totalité en développement, et au niveau de son articulation au travail théorique, d'envisager de faire fonctionner une organisation, « non seulement comme un « état-major », mais comme un *expérimentateur* et un *analyste collectif* du mouvement social dans lequel elle s'insère » (ibid.).

Je souhaiterais indiquer comment un tel objet, un groupe comme expérimentateur et analyste collectif du mouvement social dans lequel il s'insère, trouve quelques lignes de problématisation chez Deleuze et Guattari, et que ces lignes de problématisation, quels que soient les rapports assez alambiqués qu'ils entretiennent avec le marxisme, trouvent leur inquiétude commune dans cette thèse fondamentale qui veut que le sujet révolutionnaire ne préexiste pas en amont de son processus historique mais qu'il se construit en lui, dans la durée réelle de ses luttes, et donc aussi dans les organisations et réorganisations successives inventées pour les mener. Le questionnement qu'ils en tirent quant à eux peut être ébauché ainsi : quels types de mode d'existence, quels types de relations, intellectuelles, affectives, physiques, un groupe est-il capable d'inventer dans le mouvement même où il s'engage dans une lutte contre des formes sociales de domination et d'exploitation ? Quels types de rapports de pouvoirs fait-il jouer dans le mouvement même où il critique effectivement des rapports de pouvoir ? Sont-ce les mêmes qu'il reproduit ou bien des nouveaux ? Et dans les deux cas, se donne-t-il les moyens théoriques et pratiques de les analyser, de les évaluer, éventuellement de les modifier encore ? Bref, quelle forme de gouvernementalité cette organisation de lutte, non pas projetée dans un avenir plus ou moins programmable, mais est en train d'inventer effectivement, si toutefois elle le fait ? Et si elle ne le fait pas, qu'est-ce qui l'en empêche, parmi les facteurs de conjonctures, mais aussi les facteurs internes, dans sa structure institutionnelle et son fonctionnement actuels même, dans les types d'énoncés qu'elle adopte, dans les oppositions signifiantes et les identifications imaginaires déterminant la manière dont ses membres se perçoivent eux-mêmes, définissent leurs besoins et identifient leurs intérêts, perçoivent le champ social et se rapportent aux autres agents sociaux en fonctions desquels ils fixent (ou se voient fixés) leurs orientations stratégiques, leurs objectifs et leurs mots d'ordre ? Telle serait la ligne de questionnement général pour un programme brisé : « des programmes de vie, toujours modifiés à mesure qu'ils se font, trahis à mesure qu'ils se creusent [...] des procès finis d'expérimentation, des protocoles d'expériences. [...] [Non] pas des manifestes, encore moins des fantasmes, mais *des moyens de repérage pour conduire une expérimentation qui déborde nos capacités de prévoir* » (Deleuze-Parnet, *Dialogues*, rééd. GF 1995, p. 59-60). Son cheminement passe par ce que Deleuze et Guattari appellent « l'analyse des agencements ».

Deleuze refuse l'objectivisme non moins que le subjectivisme, a-t-on dit. Il me semble que lorsqu'on aborde les passages de son œuvre où il est question du concept d'agencement, on n'échappe en fait ni à l'un ni à l'autre, et pour cette raison simple qu'il ne s'agit pas de deux écueils dont l'analyse des agencements pourrait se prémunir absolument par une tierce position en surplomb mais de deux pentes qu'elle suit nécessairement, qu'elle a même besoin de suivre – pour produire des savoirs par l'établissement de variables d'objectivation, et pour ressaisir les formes de subjectivation engagées par ces savoirs et par les pratiques critiques qui s'y articulent –, et dont cependant elle doit conjurer l'exacerbation. Bref, ce sont deux pôles vers lesquels tend l'analyse des agencements, dans une oscillation dont le souci est d'éviter d'ériger ces deux pôles en idéal, ou de faire prévaloir l'un à l'exclusion de l'autre. Et donc je

souhaiterais indiquer la manière dont la notion d'agencement ne résout pas du tout cette tension mais au contraire s'y inscrit complètement, y trouve son originalité et sa difficulté propres, ce qui permettra en passage d'indiquer quelques effets qu'entraîne cette piste de lecture sur la compréhension d'un certain nombre de concepts deleuziens, d'un côté quand on les considère tournés vers une méthode de connaissance objective (« méthode d'explication des modes d'existence immanents » dit Deleuze) qui doit donner un appui théorique au « combat-contre », d'un autre côté quand on les envisage tournés vers une pratique de transformation du soi en train de s'engager dans cette objectivité, vers un « combat-entre » qui est expérimentation d'un nouveau mode d'existence.

Ouvrons ici une parenthèse, motivée par le fait qu'on lit très souvent la philosophie deleuzienne comme un « empirisme spéculatif » (et peut-être non sans raisons, bien qu'il faille tout de même intégrer les multiples précisions qu'elle apporte elle-même pour définir en quel sens elle se réclame d'un *empirisme*), c'est-à-dire un procédé qui prétend partir de mouvements immédiats de l'expérience pour élaborer des concepts, mais qui passe sous silence les conditions d'assignation en retour des valeurs conceptuelles dans les états de choses empiriques, c'est-à-dire tout simplement qui s'épargne de construire un concept épistémologiquement contrôlé d'*objet*. D'où vient peut-être cette impression ressenti parfois que, même lorsqu'il semble plongé dans un matériau singulier (une œuvre littéraire, un cas psychanalytique, une analyse ethnologique), ce dernier ne lui sert que de prétexte à une construction conceptuelle qui aurait pu se faire très bien sans lui, ou aussi bien avec un autre. Mais si l'on s'adonne deux minutes à une micro-lecture, on ne peut qu'être intrigué par la récurrence dans *tous* les textes de Deleuze d'annotations, toujours comme en passant, signalant une orientation vers des contenus empiriques dans lesquels les concepts devraient être mis à l'épreuve (ce qui ne signifie pas application d'une catégorie générale à un contenu particulier). Et c'est exemplairement le cas pour la notion d'agencement élaborée entre 1972 et 1980, dans le travail avec Guattari mais aussi dans un contact permanent avec le travail de Foucault, notion qui est présentée à maintes reprises comme une *fonction* d'analyse, testée d'abord dans une œuvre littéraire (Kafka), destinée à l'être également, dans *Dialogues* en 1977 puis dans *Mille plateaux* en 1980, dans des situations institutionnelles (agencement familial, conjugal, bureaucratique...) ou historiques (agencement chevaleresque, féodal), mais cela étant dit, encore une fois, de façon toujours programmatique... Dès lors, plutôt qu'un empirisme spéculatif, il faudrait parler d'une « épistémologie spéculative », ou plutôt d'une « fiction épistémologique », en empruntant une remarque que Foucault faisait mais justement à propos de l'expérience :

« Cette expérience [qu'a permis de faire un livre comme l'*Histoire de la folie*, relativement indépendante de « la série des constatations vraies ou historiquement vérifiables » qu'il contenait] n'est ni vraie ni fausse. Une expérience est toujours une fiction ; c'est quelque chose qu'on se fabrique à soi-même, qui n'existe pas avant et qui se trouvera exister après. C'est cela le rapport difficile à la vérité, la façon dont cette dernière se trouve engagée dans une expérience qui n'est pas liée à elle et qui, jusqu'à un certain point, la détruit » (Foucault, « Entretien avec Michel Foucault » (1978), *D.E.*, t. IV, p. 45),

– c'est-à-dire une expérience qui, en déplaçant le type de problématisation d'un objet, simultanément modifie la position du sujet susceptible de s'y rapporter, et transforme les conditions qui permettent de décider du partage même du vrai et de l'erroné dans les énoncés par lesquels il s'y rapporte. D'où la distinction fameuse entre « connaissance » et « savoir », la connaissance entendue comme « le travail qui permet de multiplier les objets connaissables, de développer leur intelligibilité, de comprendre leur rationalité, mais en maintenant la fixité du sujet qui enquête », et le savoir entendu comme « un processus par lequel le sujet subit une modification par cela même qu'il connaît, ou plutôt lors du travail qu'il effectue pour connaître » (*ibid.*, p. 57). Eh bien la théorie des agencements relèverait, non pas vraiment d'une épistémologie au sens plein d'une ressaisie réflexive des règles et procédures d'une

activité de *connaissance* déterminée, mais d'une épistémologie-fiction qui chercherait, en se maintenant dans une position fort inconfortable *entre* ces deux postures, à interroger leurs points de leur réversibilité l'une dans l'autre. Ce pourquoi le terme même d'agencement oscille, dans le texte deleuzien, entre deux acceptions principales – je ne parle pas ici seulement du contenu du concept mais du statut conceptuel lui-même – : une fonction d'analyse, fonction de connaissance comme instrument intellectuel ; mais aussi acte de devenir, processus de transformation subjective. Fin de parenthèse.

1. Objectivité (le problème politique) : l'agencement comme fonction d'analyse

« Il n'y a aucune recette générale. Nous en avons fini avec tous les concepts globalisants. Même les concepts sont des heccétés, des événements. Ce qu'il y a d'intéressant dans des concepts comme désir, ou machine, ou agencement, c'est qu'ils ne valent que par leurs variables, et par le maximum de variables qu'ils permettent. Nous ne sommes pas pour des concepts aussi gros que des dents creuses, LA loi, LE maître, LE rebelle » (*Dialogues*, p. 173).

« L'unité réelle minima, ce n'est pas le mot, ni l'idée ou le concept, ni le signifiant, mais *l'agencement*. C'est toujours un agencement qui produit les énoncés. Les énoncés n'ont pas pour cause un sujet qui agirait comme sujet d'énonciation, pas plus qu'ils ne se rapportent à des sujets comme sujets d'énoncé. L'énoncé est le produit d'un agencement, toujours collectif, qui met en jeu, en nous et hors de nous, des populations, des multiplicités, des territoires, des devenirs, des affects, des événements » (*Dialogues*, p. 65).

« Mais c'est dans des champs sociaux concrets, à tel ou tel moment, qu'il faut étudier les mouvements comparés de déterritorialisation, les continuums d'intensité et les conjugaisons de flux qu'ils forment. Nous prenons comme exemples, autour du XI^e siècle... » (*Dialogues*, p. 163).

« Bien sûr un agencement de désir comportera des dispositifs de pouvoir (par exemple les pouvoirs féodaux), mais il faudra les situer parmi les différentes composantes de l'agencement. Suivant un premier axe, on peut distinguer dans les agencements de désir les états de choses et les énonciations (ce qui serait conforme à la distinction des deux types de formations ou de multiplicités selon Michel [Foucault]). Suivant un autre axe, on distinguerait les territorialités ou re-territorialisations, et les mouvements de déterritorialisation qui entraînent un agencement (par exemple tous les mouvements de déterritorialisation qui entraînent l'Église, la chevalerie, les paysans). Les dispositifs de pouvoir surgiraient partout où s'opèrent des re-territorialisations, même abstraites. Les dispositifs de pouvoir seraient donc une composante des agencements » (Deleuze, « Désir et plaisir » (1977), *Deux régimes de fous*, Minuit, p. 114-115).

« Tout agencement est d'abord territorial. La première règle concrète des agencements, c'est de découvrir la territorialité qu'ils enveloppent, car il y en a toujours une : dans leur poubelle ou sur leur banc, les personnages de Beckett se font un territoire. Découvrir les agencements territoriaux de quelqu'un, homme ou animal : "chez moi" ». (Deleuze-Guattari, *Mille plateaux*, « Conclusion : règles concrètes et machines abstraites », p. 629)

Dans ces extraits, parmi beaucoup d'autres, le terme d'agencement désigne une fonction cognitive, instrument intellectuel porté par la visée objectivante d'une situation que cette fonction doit permettre d'appréhender dans son *unité* à la fois complexe et singulière, au moyen d'une batterie de « variables » ou « composantes » chargées d'en identifier les rapports de forces constituant, de décrire leur plus ou moins forte structuration, et de mesurer les mouvements et les tendances qui en signalent les transformations actuelles ou potentielles. Je me bornerai à énumérer quelques unes de ces variables, non seulement parce qu'il faudrait entrer dans de trop longs développements pour les détailler, mais en outre parce que je ne suis pas en mesure d'explicitier les problèmes que soulèveraient leur mise en œuvre, n'ayant pas connaissance pour l'ores d'une tentative sérieuse en la matière, et m'étant pour ma part

cantonné en commentateur pieux à interroger les effets que pouvaient entraîner sur la lecture de l'œuvre de Deleuze (tant sa posture énonciative que son contenu doctrinal) la prise en compte de cette destination épistémologique. Exemples de variables donc : a) des variables physiques (contenu) déterminée comme liaison ou connexion entre des composantes biologiques, psychiques, sociotechniques, liaisons qui nouent des rapports « fonctionnels » paradoxaux parce qu'ils ne sont pas subordonnés à des conditions d'homogénéité, ni à des systèmes de rapports structuraux, ni à des chaînes de causalité – *ce qui ne signifie pas que ces différents phénomènes n'existent pas*, mais qu'ils doivent être compris comme des effets locaux des liaisons d'agencement, effets d'homogénéisation, d'unification et de totalisation conditionnant eux-mêmes des organisations fonctionnelles à proprement parler (= stratification) ; b) des variables sémiotiques (expression), discursives et non discursives, qui sont formalisables (le cinquième « plateau » décrit ainsi quatre formes ou « régimes de signes », dans une liste ouverte par des composantes « générative » et « transformationnelle » qui signalent une créativité dans l'ordre de la vie sociale et historique des signes). Les corrélations entre variables physiques et variables sémiotiques s'articulent à deux autres séries : c) des variables pragmatiques de modalités de perception, d'affection et d'action ; d) et des variables éthologiques de territorialité, déterritorialisation, reterritorialisation. e) Mentionnons enfin des variables temporelles qui recoupent toutes les précédentes, déclinant des modes de « segmentation » des « lignes » temporelles, c'est-à-dire des modes d'événementialité ou de discontinuité des continuums temporels que nous sommes (cf. *Dialogues*, et *Mille plateaux*, plateaux 8 et 9).

A titre d'exemple des effets qu'entraîne sur la lecture de l'œuvre la prise en compte de cette acception de l'agencement comme fonction cognitive, et à travers elle, de cette destination épistémologique d'une part importante de la conceptualité deleuzienne (aussi fragile et incertaine doit-elle paraître tant qu'elle ne sera mise effectivement au travail sur des situations empiriques déterminées), j'en évoquerai un qui est d'une grande importance du point de vue d'une philosophie pratique : cela oblige à suspendre une compréhension immédiatement axiologique d'un grand nombre de vocables deleuziens dont l'usage est aussi proliférant qu'approximatif : la déterritorialisation serait bonne par essence, la reterritorialisation invariablement mauvaise, les lignes de fuite des chemins de salut, le signifiant l'indice infallible d'une dangereuse paranoïa... Autant de clichés, qui peuvent certes s'appuyer sur certains propos de Deleuze, mais dont on s'étonne qu'ils résistent encore à une multiplicité d'autres qui martèlent : pas d'axiologie transcendante, mais un problème de discrimination locale entre des tendances coexistantes et enchevêtrées, foncièrement ambivalentes, de sorte qu'une déterritorialisation peut être catastrophique, une reterritorialisation indispensable à une entreprise, une ligne de fuite tournée en « ligne d'abolition » et d'autodestruction. De sorte que si un problème d'évaluation se pose bel et bien avec ces notions, ce n'est pas au sens où celles-ci énonceraient des normes de conduite, mais au sens où elles doivent permettre de se repérer dans une expérimentation qui suscite des « dangers », au sens donc où l'évaluation *ne porte pas sur* l'expérimentation mais *entre dans* la construction de son continuum, dans sa persévération parmi ces dangers (cf. MP, plateaux 6, 8 et 9).

Répétons donc : un grand nombre de catégories forgées par Deleuze et Guattari sont d'abord des notions *descriptives*, au sens où la description est une opération de discrimination de mouvements hétérogènes. Elles sont des instruments pour analyser une « situation », pourrait-on dire. Mais justement, Deleuze et Guattari ne parlent pas de situation mais d'agencement, ce qui signifie que l'agencement définit *l'unité d'analyse* pertinente pour faire jouer les catégories mises en place. C'est justement à sous-estimer cette position d'une unité d'analyse (en invoquant par exemple la critique deleuzienne de l'Un au nom d'une pensée de multiplicités substantives – mais même l'analyse des multiplicités est indexée sur l'unité,

aussi mobile ou fugitive soit-elle, d' « un même *agencement* », *MP*, p. 47-49), que l'on en vient, me semble-t-il, à privilégier spontanément une acception axiologique de ces catégories. Dès lors au contraire qu'on les rapporte à l'unité d'analyse d'agencement, c'est-à-dire à la fonction dont elles déterminent les variables, alors ces catégories apparaissent pour ce que des textes tout à fait explicites les donnent : des instruments de repérage et de distinction, *dans une conjoncture déterminée*, de mouvements de structuration et de déstructuration de rapports de forces, de totalisation et de détotalisation, de stabilisation et de transformation de forces. Ainsi, par exemple, les fameuses notions de déterritorialisation et de reterritorialisation indiquent toujours des mouvements enchevêtrés dotés d'un *coefficient* intensif (les valeurs des variables D/T sont des valeurs intensives, susceptibles de plus et de moins), et sont l'objet d'une « mesure » casuelle, est-il dit dès la deuxième page de *Mille plateaux*, établissant des différentiels *en fonction d'une territorialité assignable*, et dont l'assignation de fait, si l'on suit la conclusion synoptique de *Mille plateaux* (cf. dernier extrait du florilège ci-dessus), doit même constituer la première « règle concrète » de l'analyse d'un agencement, c'est-à-dire la première étape de l'objectivation de ce que l'on entend cerné comme étant, précisément, à « analyser ».

Cela étant dit, cette posture induit inévitablement une certaine position subjective, à savoir la position de celui qui est censé mettre en œuvre la fonction d'analyse : pur sujet de la théorie, incarné par un sujet philosophique, par un savant d'avant-garde... En même temps que l'on dispose d'une théorie qui nous assure la possibilité de l'appréhension unifiée d'une situation objective, on maintient certes la possibilité d'un plan stratégique. Mais on ne peut se dispenser d'hypostasier simultanément un sujet d'énonciation pur, détenteur de la vraie théorie. C'est-à-dire que l'on retrouve la figure de l' « intellectuel universel » que Deleuze et Foucault critiquent d'une même voix dans leur entretien de 1972 « Les intellectuels et le pouvoir », qui a simplement troqué le discours juridico-moral des valeurs universelles contre le discours positiviste des invariants théoriques, remplaçant des universaux de jugement par des universaux de réflexion. – Ce qui ne change rien sur ce point précis, selon Deleuze : la position d'un sujet d'énonciation fondé à parler « pour » ou « à la place » d'autres, à la place des masses, à la place des agents collectifs, c'est-à-dire la reconstitution d'un centre théorique rabattu d'avance sur tout centre d'initiative pratique :

« Ni identification ni distance, ni proximité ni éloignement, car, dans tous ces cas, on est amené à parler pour, ou à la place de... Au contraire, il faut parler *avec*, écrire *avec*. Avec le monde, avec une portion de monde, avec des gens. Pas du tout une conversation, mais une conspiration, un choc d'amour ou de haine. Il n'y a aucun jugement dans la sympathie, mais des convenances entre corps de toute nature. « Toutes les subtiles sympathies de l'âme innombrable, de la plus amère haine à l'amour le plus passionné ». C'est cela, agencer » (*Dialogues*, p. 66).

D'où une seconde exigence qui vient investir la notion d'agencement, et non seulement en infléchir le contenu conceptuel mais en modifier le statut notionnel, ce qui s'indique clairement, compte tenu de ce qu'on vient de dire sur la position du sujet théorique, dans la seconde des citations reproduites ci-dessus (où le sujet supposé savoir est lui-même rapporté à un agencement qui en conditionne les énoncés), ou encore dans ce passage qui la suit de quelques lignes :

« Il y a beaucoup de névrosés et de fous dans le monde, qui ne nous lâchent pas, tant qu'ils n'ont pas pu nous réduire à leur état, nous passer leur venin, les hystériques, les narcissiques, leur contagion sournoise. Il y a beaucoup de docteurs et de savants qui nous invitent à un regard scientifique aseptisé, de vrais fous aussi, paranoïaques. Il faut résister aux deux pièges, celui que nous tend le miroir des contagions et des identifications, celui que nous indique le regard de l'entendement. Nous ne pouvons qu'agencer parmi les agencements » (*Dialogues*, p. 67).

Tout est dans ce petit pronom : « Nous ne pouvons qu'agencer... ». « Nous ». Qui ça ? Ce nouveau marquage de l'énonciation rompt avec la tournure impersonnelle des formules du type « La première règle concrète des agencements, c'est de découvrir la territorialité qu'ils

enveloppent » ; il destitue le sujet du savoir de sa position transcendante et invariante ; il enregistre corrélativement le glissement de la notion d'agencement, de la fonction cognitive disposée au « regard scientifique aseptisé » vers un *acte* (« agencer parmi les agencements ») qui ne se rapporte plus à un *objet* dans une relation de réflexion, de représentation, ou même d'expression, mais qui se rapporte à d'autres actes sur le mode d'une liaison pragmatique ; il transforme le sens même de l'*unité* d'agencement (tout comme sa valeur « analytique », nous allons le voir), non plus unité objective mais « unité de co-fonctionnement » dans un mouvement d'expérimentation à faire, en train de se faire (*Dialogues*, p. 84). Ce n'est alors pas un hasard que la notion d'agencement vienne qualifier, dès le livre sur Kafka, puis en 1976 dans *Rhizome*, le livre lui-même et l'activité d'écrire, d'une façon qui entre en tension avec l'opération d'objectivation que semblait permettre précédemment la fonction d'agencement :

« Il n'y a pas de différence entre ce dont un livre parle et la manière dont il est fait. Un livre n'a donc pas davantage d'objet. En tant qu'agencement, il est seulement lui-même en connexion avec d'autres agencements [...]. On ne demandera jamais ce que veut dire un livre, signifié ou signifiant, on ne cherche rien à comprendre dans un livre, on se demandera avec quoi il fonctionne, en connexion de quoi il fait ou non passer des intensités, dans quelles multiplicités il introduit et métamorphose la sienne [...]. Un livre n'existe que par le dehors et au-dehors. Ainsi, un livre étant lui-même une petite machine, dans quel rapport à son tour mesurable cette machine littéraire est-elle avec une machine de guerre, une machine d'amour, une machine révolutionnaire, etc. » (*Mille plateaux*, p. 10).

On a là l'oscillation que l'on indiquait tout à l'heure entre une acception objective et une acception subjective de l'agencement, oscillation entre la prétention épistémique d'une fonction cognitive mise à la disposition d'une pure visée théorique, et une fonction d'existence singularisée dans un procès subjectif où le sujet ne préexiste pas aux opérations par lesquels il se fait et se défait (et qui n'est donc plus l'auteur du livre ou de la théorie), donc dans un procès d'expérimentation actuelle, procès d'analyse en acte où le sens même du terme « analyse » change de portée : il ne signifie plus l'opération de l'entendement ou de la pensée discursive distinguant et identifiant les rapports constitutifs d'un objet, mais un *processus de désir* au sens où la psychanalyse fait concevoir le désir, dans la relation du transfert, comme un processus *en analyse*, processus de liaison et de déliaison (de « démontage » selon le terme privilégié dans *Kafka*) immanent à des multiplicités d'éléments très divers, traversant des codes disparates, ouvert sur une durée en train de se faire, mais aussi cristallisé dans des complexes de signes verbaux et mnésiques, pris dans des stases fantasmatiques, soumis à des contraintes de répétition.

2. Subjectivité (le problème clinique) : l'agencement comme processus analytique

Or il me semble que dans cette nouvelle perspective, la notion d'agencement analytique, au sens complexe d'unité d'analyse d'une conjoncture objective, de situation d'analyse, et de procès pratique comme agent d'analyse, permet de reprendre le problème qu'évoque Balibar, de ces groupes qui seraient à la fois « un *expérimentateur* et un *analyste collectif* du mouvement social dans lequel [ils] s'insèrent ». Il ne s'agit pas simplement d'appliquer la psychanalyse à des organisations militantes, mais bien de reprendre le nouage dont nous étions parti entre le « combat-contre » et le « combat-entre » : d'affiner un souci théorico-pratique concernant l'articulation, dans une telle organisation, entre son analyse objective et son intervention critique dans le champ social d'une part, sa capacité d'autre part d'analyser, dénouer ses propres rapports caractéristiques dans de nouvelles liaisons ; – de faire ainsi de l'intervention politique dans le champ social le vecteur d'une expérimentation et de transformation de soi, et simultanément de cette création de mode d'existence un moyen de renouveler les modes d'analyse, de perception et d'intelligibilité du champ social ; – pour

reprandre cette fois les termes de Deleuze, de « constituer dans le groupe les conditions d'une analyse de désir, sur soi-même et sur les autres [...] ; dégager les agents collectifs d'énonciation capables de former les nouveaux énoncés de désir ; constituer non pas une avant-garde, mais des groupes en adjacence avec les processus sociaux » (*Île déserte et aux textes*, Minuit, p. 279).

Pour éclairer ce point, il faut donner toute son importance au travail effectué par Guattari dans ce qui constitue certainement l'une de ces « expérimentations de modèle institutionnel » « sans programme » qu'évoquait Foucault, à savoir celles de la psychothérapie institutionnelle qui, autour de François Tosquelles à l'hôpital de Saint-Alban, puis de Jean Oury à La Borde, s'est employée à mettre en question, c'est-à-dire non seulement évaluer mais d'abord se donner les moyens de percevoir, les effets des rapports internes à l'institution sur les processus pathologiques : règlements concernant la gestion de l'espace et du temps dans l'enceinte clinique, organisation des activités de soin et des activités « paramédicales », rapports intersubjectifs entre les différentes catégories du personnel soignant, entre le personnel médical et les patients, les familles et les agents sociaux. En même temps que les « facteurs analytiques » au moins potentiels se démultiplient en des composantes très diverses, non seulement discursives, mais aussi sémiotiques non-discursives, comportementales et gestuelles, matérielles, architecturales, spatio-temporelles, etc., il y a là une nouvelle approche *in situ* du problème de l'institution, des rapports de pouvoir qu'elle génère, des difficultés et des impasses qu'elle suscite par sa structure et son fonctionnement mêmes, de la porosité de cette structure et de ce fonctionnement avec les fonctions sociales qu'on lui demande de remplir, des contradictions qui s'instaurent entre ces fonctions sociales et le souci thérapeutique : autant de tensions permanentes qui contraignent à constituer le milieu institutionnel comme le lieu, le sujet et l'objet d'une expérimentation constante, et donc à coupler les pratiques thérapeutiques existantes, traitement chimique, ergothérapie, thérapie corporelle, psychanalyse etc., avec une « thérapie institutionnelle » prenant en charge les effets des relations intersubjectives, des organisations matérielle et des structures symboliques de l'institution sur les formations désirantes, y compris dans les cas d'isolement narcissique des psychotiques que l'on parvient parfois, par la manipulation de ces rouages institutionnels, à ouvrir sur une relation transférentielle. Guattari en résume ainsi le souci directeur : « On ne peut envisager une cure psychothérapique pour des malades graves sans prendre en charge l'analyse de l'institution » (Guattari, *Psychanalyse et transversalité*, 1972, rééd. La Découverte, p. 40), où l'institution tient lieu à la fois d'objet et d'opérateur d'analyse ; on parle alors de « groupe analyseur », ou suivant l'expression de Jean Oury, de « techniques du milieu », visant à constituer le milieu institutionnel comme une vacuole analytique, support d'un « transfert institutionnel » qui à coup sûr complexifie de beaucoup le schème contractuel promu par Freud dans la relation en cabinet. Il faut préciser enfin que si la thérapie institutionnelle recourt massivement aux instruments psychanalytiques (et se méfie globalement des thérapies comportementalistes et cognitives pour insister plutôt, au croisement des données biographiques et des facteurs actuels de la vie en institution, sur les données structurales dans lesquelles s'articulent les chaînes signifiantes et les formations fantasmatiques), et à travers eux, à certains éléments de la psychologie collective freudienne, Guattari l'estime pour sa part en mesure (là encore à la condition d'une vigilance constante) de se maintenir à distance des écueils d'une psychologie sociale qui enveloppe toujours, peu ou prou, une normativité implicite modelée sur un idéal d'adaptation sociale, et ce en raison de la situation particulière qu'elle occupe :

« La position singulière de la psychothérapie institutionnelle réside dans ce que son point de départ, l'assistance à des individus rejetés de la société, ou plus exactement à des individus dont l'histoire et les accidents de développement ont été tels qu'ils n'ont pas été en mesure d'y trouver leur place, l'amène à mettre en question l'ensemble des institutions humaines, leurs finalités proclamées, leurs définitions

des divers types d'individus, des rôles, des fonctions sociales, des normes, etc. »
(*Psychanalyse et transversalité*, p. 90).

L'institution psychiatrique devient ainsi le lieu et l'opérateur d'un processus analytique transindividuel qui porte simultanément sur son rapport complexe au champ social où elle s'insère et sur son propre fonctionnement interne. On comprend alors comment l'expérience de la thérapie institutionnelle vient fournir un modèle pour penser l'articulation des deux combats, modèle qui ne peut évidemment pas être appliqué tel quel aux organisations de la critique sociale – il ne s'agit ni d'une « “application” de la psychanalyse aux phénomènes de groupe », ni de former « un groupe thérapeutique qui se proposerait de “traiter” les masses » (Deleuze, *L'île déserte*, p. 279) –, mais qui permet de problématiser la manière dont une telle organisation, pour peu qu'elle ne s'inscrive pas exclusivement dans une quête de reconnaissance mais qu'elle comprenne, parmi ses multiples dimensions, une telle dimension de décrochage par rapport à certains codes sociaux, se trouve dans cette situation de constituer un opérateur d'analyse du champ social dans lequel elle s'insère et de ses propres positions subjectives (signifiantes, imaginaires). Autrement dit, la question serait plutôt de préciser les implications de la position critique d'un collectif qui l'empêche d'entrer dans les circuits de l'échange social réglant les rapports d'identification, de distinction et de reconnaissance (qu'il soit l'objet direct de mesure de domination et d'exploitation ou qu'il soit assujéti aux marges d'un code social), pour l'aptitude éventuelle de ce collectif à conduire simultanément l'analyse critique sur le corps social et sur soi – c'est-à-dire sur les conditions dans lesquels il négocie son processus : son organisation matérielle et institutionnelle, les pratiques qu'il aménage, les énoncés dans lesquels il formule ses problèmes et ses objectifs, les projets conscients (formulables en termes d'intérêts objectifs) et les positions inconscientes (formulables en termes de désir) sous lesquels il se rapporte au champ social –, enfin, pour son aptitude à développer politiquement cette situation en articulant ses luttes à d'autres.

Un exemple éclairera cette articulation entre situation de décodage (au moins relatif), aptitude analytique, et dangers ou impasses liées à cette situation même, exemple qui ne vise pas à dire ce qu'il faudrait faire mais à dégager certains critères problématiques : je pense à l'analyse que Deleuze propose en 1974 de *L'Après-mai des faunes* de Guy Hocquenghem (cf. *L'île déserte*, p. 395-400), dont je retiendrai seulement les deux derniers temps, le premier étant emboîté dans le second :

1°) Qu'un groupe militant, qui se constitue et se mobilise autour de quelque chose comme « être homosexuel » et « vivre comme tel », soit d'emblée dans une position critique découle évidemment de la constitution et de l'inscription sociales de l'homosexualité comme une marge. Or cette marge, dans le mouvement même où elle est aménagée, investie par des appareils d'enregistrement, de mise en discours et d'interventions spécifiques, contient immédiatement des potentialités ou des vecteurs de lutte où peuvent se relancer l'intervention pratique et le renouvellement de l'analyse théorique. « La position marginale de l'homosexuel rend possible et nécessaire qu'il ait quelque chose à dire sur *ce qui n'est pas* l'homosexualité » (*L'île déserte*, p. 397 et 399). Qu'est-ce à dire ? En premier lieu, que cette position de marginalité fait vaciller la clôture, parfaitement réalisée dans les agencements d'assujettissement hétérosexuel, d'un sujet d'énonciation privé qui rapporte les problèmes articulés dans des énoncés de sexualité aux coordonnées de son existence individuelle. A l'intérieur du régime des énoncés sur la sexualité, c'est donc une tension qui tend à décroisonner le registre privatisé des problèmes noués autour de la sexualité, et à créer de nouveaux « énoncés qui portent sur le champ social en général et la présence de la sexualité dans ce champ tout entier » :

« En échappant au modèle hétérosexuel, à la localisation de ce modèle dans un type de rapports comme à sa diffusion dans tous les lieux de la société, l'homosexualité

est capable de [...] servir de révélateur ou de détecteur pour l'ensemble des rapports de force auxquels la société soumet la sexualité » (*L'île déserte*, p. 398)

Cette capacité ne vient pas seulement du fait que l'homosexualité subit ou réagit directement à ces rapports de forces, mais de ce que, « marginale, elle n'est d'aucune *utilité sociale* », et dès lors apte à former une vacuole analytique où peuvent être remis en question les rôles sociaux, les fonctions proclamées (par exemple de l'institution familiale), plus généralement tous les signifiants dans lesquels « le sexe » vient fonctionner comme dispositif d'assujettissement et de contrôle : homme-femme, enfant-adulte, privé-public, violence-sociabilité... A ces égards, la position de bordure (cf. *MP*, plateau 10) forme un potentiel critique (rien de plus qu'un potentiel) *contre une certaine localisation des problèmes* dans certains agencements d'énonciation auxquels serait réservée la pertinence de ce référentiel « la sexualité », ou autrement dit, contre une certaine localisation de la sexualité dans des modes de problématisation propres à des secteurs institutionnels particuliers (clinique, pédagogique, judiciaire... mais certes pas le monde du travail, des institutions politiques, bancaires ou militaires !). Nous avons donc affaire ici à un moment de prolifération, de multiplication des localisations des luttes articulables, par exemple avec des luttes féministes.

2°) Mais en un second temps, l'attention est portée sur l'ambiguïté de cette marge elle-même où l'« on croyait Hocquenghem en train de se fixer, de creuser sa place ». Car la marge paraît elle-même se réduire comme peau de chagrin : la spécificité du désir homosexuel qu'elle vacuolisait, potentialisant l'invention de « contre-énoncés » analytiques ramifiés sur l'ensemble du champ social, y semble simultanément prise dans un procès de « déréalisation » qui la rapporte à un simple mot exsangue, c'est-à-dire qui la dissémine dans l'expérimentation de liaisons proprement « *illocalisables* », inassignables dans des rapports humains socialement codés, *liaisons non spécifiques* qui échappent à la localisation de la marge elle-même :

« *Nominalisme* de l'homosexualité. Et vraiment, il n'y a pas de pouvoir des mots, mais seulement des mots au service du pouvoir : le langage n'est pas information ou communication, mais prescription, ordonnance et commandement. Tu seras dans la marge. C'est le central qui fait la marge » (*L'île déserte*, p. 398).

Ce second mouvement approfondit le précédent, mais en le portant à sa limite. Il s'agit toujours de faire de l'homosexualité, dans la forme d'un agencement collectif d'énonciation et de lutte, un analyseur collectif du « découpage abstrait du désir qui permet de régenter même ceux qui échappent » (surtout ceux-là, pourrait-on ajouter, puisque les normes sont moins faites pour inspirer des conformités que pour localiser, traiter, faire entrer dans des agencements de savoirs et de pratiques ceux qui s'en écartent, c'est-à-dire potentiellement *tout le monde*, le « devenir-minoritaire de tout le monde »), mais cela même, pour faire que l'homosexualité cesse d'être un état de choses, devienne une bordure purement verbale, et tendanciellement, un mot qui n'aurait plus aucun sens. Dans un tel processus, on verrait ainsi l'objectif de lutte se confondre avec ce point où, et l'expérimentation d'un nouveau mode d'existence se tendre vers ce point où, « loin de fermer sur « le même », [l'homosexualité s'ouvrirait] sur toutes sortes de relations nouvelles possibles, micrologiques ou microphysiques, essentiellement réversibles, transversales, avec autant de sexes qu'il y a d'agencements » :

« Loin de se fermer sur l'identité d'un sexe, cette homosexualité s'ouvre sur une perte d'identité, sur le « système en acte des branchements non exclusifs du désir polyvoque ». A ce point précis de la spirale, on comprend comment le ton a changé : il ne s'agit plus du tout pour l'homosexuel de se faire reconnaître, et de se poser comme sujet pourvu de droits (laissez-nous vivre, après tout, tout le monde l'est un peu... homosexualité-demande, homosexualité-reconnaissance, homosexualité du même, forme œdipienne, style Arcadie). Il s'agit pour le nouvel homosexuel de réclamer d'être ainsi, pour pouvoir dire enfin : personne ne l'est, ça n'existe pas. Vous nous traitez d'homosexuels, d'accord, mais nous sommes déjà ailleurs » (*L'île déserte*, p. 400),

— ce qui bien sûr ne deviendrait effectivement autre chose qu'une dénégation à l'oreille orthosexuelisé, qu'à faire de ce mouvement de fuite ou de dé-spécification de l'homosexualité une force, connectable avec d'autres, de destruction des modes de problématisation majeurs de l'hétérosexualité. Les deux aspects sont donc nécessaires, dans leur impulsion réciproque : faire de l'homosexualité, telle qu'elle est localisée par les codes sociaux, et à rebours de cette localisation, un vecteur d'analyse de l'ensemble des rapports sociaux assujettis aux énoncés de sexualité ; mais aussi en faire une force d'expérimentation de nouvelles formes relationnelles qui puissent être reprises sous d'autres modes, par d'autres collectifs, dans un ébranlement élargi du codage social qui assigne la sexualité à résidence dans des oppositions binaires, des énoncés et des rapports sous contrôle. (Sur ce thème, voir un article récent de S. Legrand, « Que faire ? », *Inculcte*, 1^{er} trim. 2007). On y dirait « la sexualité » partout et nulle part, ou plus simplement, devenue illocalisable dans des conduites prédéfinies, réinventée en chaque recomposition d'expérience, aussi multiple que les réagencements de corps où s'expérimentent « toutes les subtiles sympathies de l'âme innombrable ». Utopie ? Plutôt limite immanente de cette expérimentation pratique, limite où « le sexe » cesserait effectivement de fonctionner comme un opérateur efficace de contrôle et de problématisation, un principe de véridiction et d'explication, de discrimination et d'identification.

Pour conclure rapidement, on proposera sommairement deux déplacements par rapport au problème dont nous sommes partis, à savoir la redéfinition de l'intervention politique dès lors que cette dernière enveloppe l'exigence d'une articulation entre expérimentation et analyse :

1°) A l'opposition entre la ligne stratégique (programme) et le spontanéisme, il conviendrait de substituer l'opposition théorique entre l'expérimentation de nouveaux modes d'existence (et donc la création de nouveaux rapports et de nouvelles pratiques de pouvoir), et tout ce qui tendrait, dans le contexte social et dans la vie du collectif lui-même, à reconstituer, tant une totalité stratégique qu'un spontanéisme irréfléchi, qui sont les deux modalités de l'échec de cette expérimentation (en comptant ici tous les facteurs internes au collectif qui lui rendent difficile la conjuration active de cette reconstitution, *qu'il suscite lui-même*, de totalisation d'« état-major » ou de spontanéisme).

2°) Au problème pratique de la distinction entre les remaniements nécessaires d'une ligne stratégique en fonction des conjonctures et les déviations opportunistes, on substituerait le problème pratique de la distinction entre ce qui favorise la construction d'une ligne stratégique brisée mais ouverte par connexion de segments de luttes hétérogènes, et d'autre part ce qui tend à bloquer cette construction. L'opportunisme ne se définirait plus par l'incohérence par rapport à une stratégie globale à développer vers un but final, mais par la trop forte cohérence d'une représentation clôturée qui ne peut que rendre sourd et aveugle à l'apparition dans le champ social de nouvelles forces avec lesquelles des compositions seraient possibles. Deux facteurs de blocages principalement : l'englobement de ces luttes (et l'exclusion corrélative de celles qui n'y entrent pas) dans une conception hiérarchique de leurs rapports et une canalisation bureaucratique de leur développement ; mais aussi leur isolement et leur sectorisation, par exemple lorsqu'elles tendent à s'assurer d'un fondement et d'une nécessité en elles-mêmes – danger que Foucault avait de son côté aussi parfaitement identifié dans sa description de « l'intellectuel spécifique » (« dangers de s'en tenir à des luttes de conjoncture, à des revendications sectorielles », « risque de ne pas pouvoir développer ces luttes faute de stratégie globale et d'appuis extérieurs », *D.E.*, t. III, p. 157), mais qui ne semble aujourd'hui encore pas bien mis au clair dans les réclamations diverses à reconduire les analyse « globales » à des niveaux « locaux » où les problèmes peuvent être socialement et politique affrontés. (Il faudrait voir de plus près ici, par exemple, les thématiques de

Wallerstein sur les « forces anti-systémiques »). Deleuze pour sa part laisse le problème ouvert, indiquant sans doute la nécessité, justement, d'une invention nécessaire de nouvelles pratiques politique à cet endroit : « Le mouvement révolutionnaire actuel est à multiples foyers, et ce n'est pas faiblesse et insuffisance, puisqu'une certaine totalisation appartient plutôt au pouvoir et à la réaction. [...] Mais comment concevoir les réseaux, les liaisons transversales entre ces points actifs et discontinus, d'un pays à un autre ou à l'intérieur d'un même pays ? » (*L'île déserte*, p. 297). Au moins suggèrera-t-on pour conclure que dans cet appel à des luttes spécifiques, appuyées par des analyses spécifiques, il faudrait se soucier d'une tension entre deux mouvements : de localisation des problèmes et des objectifs à la portée immédiate des intéressés (ce qui impose au niveau théorique de renoncer aux schèmes d'intelligibilité rapportant des situations différentes à l'identité de causes profondes, ou renvoyant les conflictualités locales à des contradictions principales toujours lointaines) ; mais simultanément de maintenir ouverte la possibilité de « dé-spécification » des objectifs, suivant une notion de *liaison non-localisable*, qui permettrait d'envisager des connexions entre des luttes aux « intérêts » manifestes pourtant tout à fait éloignés, entre des plans structuraux ou des ordre de causalité disparates. Cela me semble être justement l'une des choses que la théorie des agencements a cherché à faire passer dans le registre de *l'analyse*, dans l'oscillation des deux acceptions mentionnées précédemment : analyse objective des situations et conjonctures au moyen d'une fonction capable d'épouser les embranchements entre « plans » ou codes sociaux disparates (politique, économique, érotique, écologique...) ; analyse subjective de processus désirants par l'expérimentation, au prix de déliaisons de ces codes, des formes de composition d'un *commun* qui ne serait soumis, ni à l'identité d'une appartenance sociologique, ni aux synthèses d'intérêt réfléchies dans la conscience collective d'une « classe pour soi ».